L'ORACLE,

COMÉDIE.

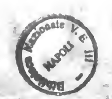
EN UN ACTE ET EN PROSE

Par Mr. de Sainte-Foix;

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES:
De l'Imprimerie de Jean Gravier:
MDCCLXXVII.
Avec Approbation et Privilege.



ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princesse, aimée d'Alcindor.*

La Scène est dans le Palais de la Fée.



L'ORACLE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA FE'E, ALCINDOR.

LA FEE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mere....

LA FE'E.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FE'E.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses...

LA FE'E.

Vous a-t'elle vû?

ALCINDOR.

Eh! Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête; l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle; quelque songe agréable l'agitoit,

& peignoit son tein de couleurs vives & mêlées : Dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient. Je n'ai pas été le maître de mon transport..

LA FE'E.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur ... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vîte retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque tems à me présenter devant elle; je ne pourrai vous obéir. Je l'aime, je l'adore, je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FE'E.

Mon art est bien puissant; je suis la Fée souveraine; je puis en un instant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un désert affreux; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien, mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, & détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye?

LA FÉE.

Aprenez-le donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée.

» Le fils de la Fée souveraine, répondit-il, est me-
» nacé de grands malheurs; mais il les évitera, & sera
„ même heureux, s'il peut se faire aimer d'une jeune
» Princesse, qui le croira sourd, muet & insensible.

ALCINDOR.

Sourd, muet & insensible.

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant à force d'y

méditer, j'espérai, en prenant certaines mésures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir même l'accomplissement de l'Oracle, quelqu'impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes; & je ne croirai jamais...

LA FE'E.

Ecoutez-moi. Au moment que vous vites le jour nâquit aussi une Princesse, fille d'un Roi voisin de cette Isle (c'est votre Lucinde) je l'enlevai, & la transportai dans ce Palais, inaccessible à tous les humains. Elle y a été élevée, & servie par des Statues, & n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de Féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens: j'ai souvent même affecté de prendre le cizeau, de tailler en sa présence un blocq de marbre, de lui donner une forme, & l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussi-tôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe l'amusoit par ses grimaces & ses sauts. Enfin j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle & moi sommes les deux seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent & raisonnent, & que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FE'E.

De lui faire croire, en vous présentant à elle...,

ALCINDOR.

Ah! j'entens; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, & peut réussir. Psiché ne voyoit point l'Amour: elle le croyoit un monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croie,

c'eſt-à-dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment; ſon cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera, ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force ſympatique des cœurs agira... Oui, Madame, elle m'aimera, & je ſerai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver: vous pouvez me préſenter à elle, & compter que puiſque l'intérêt de mon amour l'éxige, je ſuis une Statue, une vrai Statue... un marbre inſenſible..

LA FE'E.

Il n'eſt pas encore tems que vous paroiſſiez; j'apperçois Lucinde, retirez-vous vîte, & paſſez par ce cabinet. Dans la converſation que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec ſon chien, il la careſſe; ne pourrai-je pas auſſi, ſi elle badine avec moi?..

LA FE'E.

Bon, voilà l'homme de marbre!

Le faiſant ſortir.

Sortez donc, nous verrons; ſortez donc.

SCENE II.

LA FE'E, LUCINDE.

LUCINDE *entre en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion;.... Ce n'eſt point un ſonge; il avoit la bouche collée ſur ma main.

LA FE'E.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!.... je ne vous voyois pas.

LA FE'E.

Il avoit la bouche collée ſur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne fcai, Il a difparu comme un éclair ; mais il femble qu'en baifant ma main il y ait imprimé un trait de flâme, qui depuis ce moment agite mon cœur ... Oui, depuis ce moment je ne fuis plus la même; inquiéte, rêveufe, je cherche ... Eh quoi ? je ne puis me l'expliquer, Il femble que je refpire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée..... Quelle union, quelle tendreffe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oifeaux ! Ils étoient fur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils fe regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vû, qu'à eux, & que nous n'avons point enfemble vous & moi. Quelques momens de filence fuccédoient à leur ramage ; & ils recommençoient bientot à chanter, ou plutôt à fe répondre avec une vivacité, avec une ardeur.... Vous riez ?

LA FE'E.

Sans doute : car enfin pour fe répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien auffi qu'ils s'entendoient.

LA FE'E.

Eh, croyez - vous auffi que votre Clavecin, ou votre Baffe de Viole, vous entendent, vous répondent, & font fenfibles aux doux accens de votre voix, lorfqu'ils s'accordent fi jufte aux tons qne vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaifon ! Ce font de Machines.

LA FE'E.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oifeaux font de pures Machines, mais mieux organifées, parce que la nature toujours plus induftrieufe, toujours plus fçavante& toujours fupérieure à l'Art, en a compofé & arrangé elle-même les refforts ?

LUCINDE.

Répetez-le moi encore mille fois, ma bonne, & je n'en croirai rien. Un fentiment intérieur qui m'a faifi à la vue deces deux oifeaux, répugne à ce que vous me dites ; car enfin fi j'avois pu les attraper ;

je les aurois careſſés, baiſés, flattes de la main; je les aurois mis enſemble dans mon appartement, & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins: au lieu qu'en vérité je n'ai jamais penſé à careſſer ma Viole ou mon Clavecin, ni à regarder ſi ma Guitarre avoit froid ou chaud.

LA FE'E *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art.

Haut.

Lucinde, regardez ces Statues; examinez les bien, touchez-les; elles ſont de marbre, & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles: cependant je vais faire jouer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette trois Statues: celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de ſurpriſe & d'admiration, & forme ſes pas ſur une Sarabande jouée par les deux autres Statues, dont l'une tient un violon, & l'autre une flute allemande: après la ſarabande tout l'Orqueſte en ſourdine ſe joint à la flute & au violon, & joue un air gai & coulé, ſur lequel la Statue s'anime par dégrés, & danſe enſuite un tambourin par lequel l'entrée finit; Pendant ce divertiſſement, Lucinde baiſſe les yeux & paroit triſte.

Qu'avez-vous Lucinde? Quelle ſombre triſteſſe vous a ſaiſie tout à coup? Il ſembleroit que ce petit divertiſſement vous a fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait ſans doute. Il confond & détruit des idées, où je m'entretenois avec plaiſir.... Ah mes pauvres petits oiſeaux! n'êtes vous donc que des Machines! Je m'imaginois que vous êtiez ſenſibles, & que vous goûtiez une ſatisfaction infinie à vous trouver enſemble; le jour ſur une même branche, & la nuit au fond de quelque arbre creux. *A la Fée.*

J'arrangeois enſuite dans ma tête une foule de réfléxions. La nature, diſois-je, pour ménager des plai-

ſirs.

ſirs à ces oiſeaux, leur inſpire une union ſi tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a ſans doute quelque être de mon eſpéce avec qui je ſuis deſtinée à vivre comme ces oiſeaux vivent enſemble.... Vous le ſçavez, dites-le moi, ma Bonne, qui peut être venu me baiſer la main tandis que je dormois?

LA FE'E *riant.*

Je ſoupçonne... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rode depuis ce matin autour de ce Palais. Il ſera d'abord accouru à vous comme à un être de ſon eſpéce; mais vos regards, en vous éveillant, l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!... Les hommes ſont-ils auſſi des machines?

LA FE'E.

Oui, mais plus parfaites, & plus achevées que votre ſinge même, à qui vous croyez tant d'eſprit. Leur couleur eſt ordinairement blanche, & ils ont la taille de ces Statues. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts, que je m'en ſuis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiſeaux chantent, ces Statues danſent, mon Clavecin rend des ſons, & ma pendule indique l'heure qu'il eſt; que font les hommes?

LA FE'E.

Ils ſont diviſés en pluſieurs eſpéces. Ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaiſent les plus à l'apparence, s'aſſemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs coûteaux bien tranchans, & deux pétits globes de fer, où ils renferment du feu; enſuite ils ſe précipitent les uns ſur les autres, s'égorgent, ſe taillent en piéces....

LUCINDE.

Cela eſt horrible! Oh! ce ſont des machines; il n'y a point de raiſon à tout ce carnage-là: cependant je ne ſerois pas fâchée de voir un homme, ſi je ne craignois ſa fureur & ſa méchanceté.

LA FE'E.

Vous n'avez rien à craindre; nous ſommes femmes,

tout fléchit devant nous; ces hommes si furieux entre eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractére qui les adoucit; cet aimant les attache & les plie à tous nos mouvemens; ils les imitent, & y sont asservis à peu près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne?

LA FE'E.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous mêmes, se transforment dans nos sentimens, & prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main, tandis que je dormois.

LA FE'E.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour du Palais; je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte; j'attens votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE *seule.*

Elle rit... de mon impatience... Elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chiméres & des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien un homme?... Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon Clavecin.

Elle va à son Clavecin, & revient aussi-tôt.

Je fais une réflexion. Je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guété de son côté, & moi du mien; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

Elle retourne encore à son Clavecin, & revient aussi-tôt.

Quel cruel soupçon vient m'agiter ! pourquoi ne m'a-t'elle point proposé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre : elle a dû le penser ... quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoutée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit... ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ?..
Oh, ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le tems...

Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.

SCENE IV.

LA FE'E, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE *à la Fée.*

Ah, vous voilà ! eh bien, est-il pris ?

LA FE'E.

Oui ; & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc ?

LA FE'E.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laissé échapper.

Elle court au fond du Théatre, & apperçoit Alcindor.

Ah !... ma Bonne !... mais.... comment ?..., en vérité... oui...

LA FE'E *la contrefaisant.*

Ah !... ma Bonne !... mais.... comment ?... en vérité.... oui... que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne sçais; vous m'avez jettez un regard qui m'a tout-à-fait embarassée.

LA FE'E.

Moi, je vous ai jetté un regard ? vous ne vous en

feriez pas apperçue, vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi! comme il me regarde! Ses yeux sont doux & gracieux. Oh! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent & se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FE'E.

Je vous le céde volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous?

LA FE'E.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FE'E.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens Monsieur Charmant; & allons considérer un phénoméne que je viens d'appercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma Bonne! j'ai tant vû le Soleil....

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vû ce Phénoméne, & nous raisonnerons ensemble....

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FEE.

En vérité, Mademoiselle, restez avec votre Charmant; je ne veux point vous gêner; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE *regardant sortir la Fée.*

Elle sort! tant mieux. Sa présence m'embarassoit. Son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui m'ennuye beaucoup.

Considérant Alcindor.

Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille est parfaite! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y'a long-tems.

Contrefaisant la Fée.

Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

S'approchant d'Alcindor.

Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie! quel terme! Il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent; ah, quelle différence! & que je la sens bien!

Elle prend un Tabouret & s'assied.

Venez, Charmant ... Il vient! il se met à mes génoux! Oh! cela est trop aimable.

Tandis qu'Alcindor est à ses génoux, elle le regarde, & lui attache au col un Ruban fort long, & s'entortille le bras du reste.

J'entends du bruit, seroit-ce déja Souveraine?

Elle se léve & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en lesse.

Elle ne vient pas; je me trompois. Elle est attachée à considérer son nouveau Phénoméne. Puisse-t'elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher!

Elle va chercher un autre Tabouret, le place auprès du sien, & fait signe à Alcindor de s'y asseoir.

Charmant placez-vous là ... Comment ... Il ne veut pas s'asseoir! Il se remet à mes génoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... vous me charmez .... vous m'enchantez .... hélas! le plaisir que j'ai à le voir, séduit ma raison; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre.... Je me plais dans cette illusion ... je ne sçais presque où je suis.... je soupire .... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens, & répand dans mon cœur une joye secrette .... une agitation.... une douceur qui jusqu'à présent m'a été inconnue ... Donnez la main, Charmant .... en vérité, le cœur lui bat comme à moi. *Elle se léve.*

ALCINDOR *dit à part en se levant aussi, & allant à l'autre bord du Théatre.*

Je n'y puis plus tenir ; cette ſituation eſt trop critique pour un amant.

SCENE VI.

LA FE'E, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FE'E *à part, en entrant.*

JE reviens ; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être Sourd, Muet & Inſenſible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FE'E.

Quelle grace ?

LUCINDE.

Ah, ma chere Bonne, animez Charmant. Faites qu'il puiſſe penſer, me parler, m'entendre, & me répondre.

LA FE'E.

Vous demandez l'impoſſible.

LUCINDE.

L'impoſſible, Madame ?

LA FE'E.

Oui l'impoſſible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me déſeſpérez.

LA FE'E.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amuſent, peuvent bien par la liaiſon de leurs reſſorts, imiter quelques unes de nos actions ; mais que ces reſſorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une penſée ?

LUCINDE *d'un ton piqué.*

Je vous entens, Madame, je vous entens ; je pénétre fort bien dans vos idées.

LA FE'E.

Et qu'y voyez-vous ?

LUCINDE *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-ſçavante, que

vous voudriez que je devinsse une Philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir & de nous aimer, & nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien, Madame, une juste colére me saisit. Je vous déclare que je suis une ignorante, que je la serai toujours; que j'ai la science en horreur, & que je vais à l'instant briser & mettre en piéces tous ces Instrumens de philosophie, qui me paroissent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

LA FE'E, ALCINDOR.

ALCINDOR *régardant sortir Lucinde.*

ADieu les Globes, les Sphéres & les Mappe-mondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FE'E.

Il est plaisant, du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai d'avantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais, je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître, j'allois parler...

LA FE'E.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé par ses beaux yeux, j'ai long-tems baissé les miens, je me mordois les lévres, toute ma personne m'embarassoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux sont à charge, lors qu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime.

LA FE'E.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les sentimens que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice, & d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours....

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FE'E.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! mais.... mais..: mais.... Madame, pensez-vous à la situation? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle: & que semblable au mouton chéri d'une Bergere innocente, je serai caressé à tous les momens du jour? & vous voulez...

LA FE'E.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FE'E.

Eh! comment font de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, & paroissent non-seulement insensibles; mais même cruelles à un amant qui leur plait?

ALCINDOR.

Oh! je ne suis ni fille ni statue, & je vais le déclarer à Lucinde.

LA FE'E.

De grace, Mon fils, différez encor quelques momens; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; & ne risquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE

SCENE VIII.

LUCINDE, LA FE'E, ALCINDOR

LUCINDE.

JE viens de briser le Zodiaque & les Poles, & de jetter par les fenêtres le Globe de l'univers.

LA FE'E.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous bien cruelle! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, & cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, & me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FE'E.

Pour vous prouver que je vais toujours au devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espéce qu'on appelle Petits-Maîtres, il est impossible de le faire penser, & de lui inspirer la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos génoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, & cela machinalement, comme tous ceux de son espéce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FE'E.

Il fera plus, il sifflera, fredonnera & chantera même certains airs & des paroles...

LUCINDE *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FE'E.

Volontiers: mais songez toujours que ces Perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots & de lieux communs qu'ils prononcent au hazard, & qu'ils répétent à presque toutes les femmes indifféremment, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites le donc chanter.

LA FÉE *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer.

Haut.

Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho. *Elle chante.*

Tout ce qui respire . . .

ALCINDOR *paroît ébranlé, ému, & comme un homme qui se réveille.* *Il chante.*

Tout ce qui respire . . . .

LUCINDE.

Ah! ma Bonne!

ALCINDOR *chante.*

Reconnoit l'Empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénétre jusqu'au cœur.

ALCINDOR *chante.*

Je perds le souvenir d'un Oracle odieux . . .

LUCINDE.

Quel Oracle ? que veut-il dire ?

LA FE'E.

Avez-vous déja oublié que l'Oiseau petit-maître répéte au hazard sans sentiment, & sans raison, ce qu'il a entendu chanter ?

LUCINDE *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié : mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien ?

LA FE'E.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t'il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris d'avantage. Il me semble que vous devez être bien contente ; & je suis sûre que votre Perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon Perroquet ! toujours mon Perroquet ! vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FE'E.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? Car enfin régardez-le, regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant cette Scéne.*

L'Oracle est accompli., je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FE'E.

Il est vrai, croyez-moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ! chasser Charmant ! me priver de sa vue ! ô Ciel !

LA FE'E.

Eh bien, qu'il reste donc ; & amusez-vous à lui apprendre des vers & des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, & je veux tout-à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde ? . .

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chere Lucinde !

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *se débarrassant de la Fée qui veut encore l'arrêter, & se jettant aux génoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de

termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde !.. ma charmante Lucinde !.. que de choses à dire !.. & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah ! ma bonne, il parle tout seul : ce ne sont point là des chansons.

LA FE'E.

Vous voyez que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. L'Oracle est accompli : & je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance & tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre & reconnoissant ? Pourquoi me le cachiez-vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jetté, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité ?

LUCINDE.

Ah ! puis-je vous la reprocher, lors qu'elle n'a servi
Qu'à faire mieux éclater mes sentimens pour vous ?

ALCINDOR.

Ma chere Maîtresse !

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FE'E.

Allons, mes enfans, l'Oracle est accompli ; qu'un heureux Hymen vous unisse : Je vais vous transporter au milieu d'un Peuple, dont la politesse, le goût & la gloire font l'émulation de toutes les autres Nations. Après avoir été amant sourd, muet & insensible, soyez-y, Alcindor, époux empressé, tendre & complaisant ; ce sera le contraste des mœurs du tems.



FIN.

DIVERTISSEMENT.

RETENEZ bien, jeunes Amans,
Ces régles infaillibles:
Si vous voulez être charmans,
Paroiſſez pendant quelque tems
Sourds, muets, inſenſibles;
Pour ſuivre ces ſages décrets,
Il n'eſt pas beſoin des aprêts
De la Féerie & du miracle:
Soyez tendres, ſoyez diſcrets;
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Retenez-bien, jennes Amans;
Ces régles infaillibles:
Si vous voulez être charmans;
Paroiſſez pendant quelque tems
Sourds, muets, inſenſibles:
Quand avec des yeux inquiets,
A tous vos mouvemens ſecrets
Vous remarquerez que l'on s'attache;
Alors ceſſez d'être muets,
C'eſt le ſens de l'Oracle.

L'Amour vous tend, objets charmans;
Des piéges inviſibles:
Pour fuir les perfides amans,
Paroiſſez à tous leurs ſermens,
Sourds, muets, inſenſibles:
Mais après ces ſages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'op:oſez point d'injuſte obſtacl: :
Epro ıvez, ne rebutez-pas,
C'eſt l: ſens de l'Oracle.